

LES CONFLITS VERTS : ARTE, 20 h 40 ; LES APPRENTIS SORCIERS : PLANÈTE 22 h 15

Planète en danger

La fin de la guerre froide et les multiples fronts chauds de la planète font oublier un phénomène nouveau lié à des situations de déséquilibre écologique.

DE la fuite éperdue des riverains de la centrale nucléaire de Tchernobyl, de l'usine chimique de Bhopal ou du volcan philippin Pinatubo au sort peu enviable des Sahéliens, victimes de la sécheresse, ou des pêcheurs de la mer d'Aral rendue exsangue parce que l'eau des fleuves, au Kazakhstan, a été détournée au profit du coton... les conflits verts, dus à des situations de déséquilibre écologique lié à une rupture du lien entre l'homme et la nature, constituent un phénomène trop souvent ignoré car la bataille s'y déroule au quotidien avec un ennemi souvent invisible et toujours sournois.

Ainsi la désertification en Europe. On connaissait l'exode rural, qui vide les campagnes au profit des villes et transforme des régions entières en déserts humains. Dans *Les Apprentis sorciers*, que diffuse Planète, Patrick Benquet s'est attaché à une nouvelle forme : celle qui altère physiquement les sols après transformation de la production agricole. En Argolide (Grèce), les plantations d'orangers ont chassé les cultures vivrières traditionnelles et contraint à pomper l'eau souterraine par des forages de plus en plus profonds. Au fil des ans, la nappe phréatique s'épuise et l'eau douce est progressivement remplacée par de l'eau saumâtre, venue de la mer. Les orangers, alors, dépérissent. En Andalousie, la culture irriguée des tomates peut aboutir au même résultat : à raison de deux ou trois récoltes par an, la terre s'épuise et les sols se minéralisent. Pour peu que l'érosion s'en mêle, on débouche bientôt sur le désert.

Cette fuite en avant a également été observée en Inde, avec la fameuse « révolution verte ». Dans *La Bataille du riz*, qu'on peut voir sur ARTE, Jean-François Delassus montre comment, dans un premier temps, l'introduction du fameux riz hybride américain en Inde a permis le triplement de la production de riz en trente ans. Le pays a donc échappé à la famine annoncée au lendemain de son indépendance. Mais ce succès, éclatant au premier abord, a son revers pour le paysan de Madras ou de Bangalore. Les cultivateurs sont en effet obligés d'acheter les semences chaque année, ainsi que de multiples pesticides et engrais chimiques. Car le riz miracle est beaucoup plus exigeant en éléments nutritifs et plus sensible aux attaques



Les habitants de Most (Bohême du Nord) chassés de leur ville par l'exploitation à ciel ouvert des mines de lignite.

des parasites. Ce qui fait du paysan indien, naguère autonome dans une économie de subsistance, le client obligé des multinationales de l'agroalimentaire.

Plus grave : en Inde aussi, les sols commencent à donner des signes de fatigue. Le riz à haut rendement épuise les capacités naturelles de la terre et les hauts rendements, parfois, baissent. La révolution verte s'essouffle. Au point que l'Inde place maintenant son espoir dans un nouveau riz hybride, mis au point en Chine, dont la production serait supérieure de 20 % au riz américain. Cette bataille est un enjeu formidable : on estime que, dans trente ans, un homme sur deux se nourrira de riz.

La soirée d'ARTE permettra de découvrir également une nouvelle catégorie d'exclus : les réfugiés de l'environnement. 130 000 Ukrainiens ont été contraints de quitter leurs villes et leurs terres après l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Mais l'exode peut être plus sournois, ou même se limiter à une sorte d'exil intérieur, qui bouleverse la vie des hommes en les changeant de cadre ou de conditions de vie. *La Menace*, du réalisateur suédois Stefan

Jarl, montre que le nuage radioactif venu de Tchernobyl a atteint des populations très éloignées du lieu de l'accident, en l'occurrence les éleveurs de rennes de Laponie.

Un autre documentaire, *Les Réfugiés de l'environnement*, de Karel Prokop (toujours sur ARTE), met en parallèle deux situations complètement différentes mais qui aboutissent au même résultat : l'exode forcé. Celui de ces Mauritiens qui, après la longue sécheresse du Sahel, ont abandonné leur village submergé par le sable et qu'on retrouve, abandonnés de tous, dans les bidonvilles de Nouakchott. Celui des Tchèques de Bohême du Nord, entassés dans des cités HLM sans grâce, qui racontent la disparition de leur cité (les 40 000 habitants de Most ont été chassés par l'exploitation à ciel ouvert des mines de lignite).

D'un côté, une catastrophe naturelle que personne ne maîtrise ; de l'autre, une décision économique et administrative qui raye une ville de la carte. Les méfaits de la météorologie comparés aux méfaits de l'économie planifiée du communisme. Le film de Prokop s'achève sur des images hautement symboliques. De

l'oasis de Chinguetti, en Mauritanie, il ne reste plus que des palmiers ensablés et une mosquée abandonnée. De l'ancienne ville de Most, en Bohême, il ne subsiste qu'une église pieusement conservée au milieu d'un paysage lunaire où des excavatrices géantes continuent à dévorer champs et maisons. Mauritiens entassés dans leur gourbi de fortune, Tchèques arrachés à leur ancien quartier et logés dans des immeubles neufs qualifiés par eux-mêmes de « cabanes à lapins », on ne sait lesquels ont le sort le plus enviable.

Que l'on soit grec, andalou, ukrainien, indien ou tchèque, on peut être un jour contraint à l'exil par les grands déséquilibres de la planète. Cela peut même arriver en France, comme le rappelle Patrick Benquet, qui a inséré dans son film les terribles images des inondations de Nîmes et de Vaison-la-Romaine. Nul n'est à l'abri des catastrophes naturelles. Les conflits verts peuvent faire autant de victimes qu'une guerre classique, car l'ennemi est alors mal identifié, et donc plus difficile à neutraliser.

ROGER CANS